

P. o. gall. 2638^e

101

LE CANDIDAT,

OU

976

L'ATHENÉE DE BEAUNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN CINQ ACTES,

Meade

Armand

PAR MM. THEAULON, FRANCIS ET DARTOIS,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre des Variétés, le 8 juin 1826.



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1826

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DOUCET, confiseur retiré.	M. ODRY.
M ^{me} DOUCET, sa femme	M ^{me} BAROYER.
M ^{lle} SOPHIE DOUCET.	M ^{lle} ERNESTINE.
M. MARTIN, docteur.	M. LEPEINTRE.
M. BALICHON, membre de la so- ciété.	M. BRUNET.
M ^{me} FAITRIEN	M ^{me} FERVILLE.
LE PRÉSIDENT de la société.	M. CAZOT.
JULES, amant de Sophie.	M. PAULIN.
MICHAUD, cuisinier du président.	M. ARNAL.
MARION, au service de M. Bali- chon.	M ^{lle} CHALBOS.
Un Domestique	M. GEORGES.
Amis de M. Doucet.	



IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N^o. 4.

Y.O. Gall. 2638 =

LE CANDIDAT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Chambre de M. Doucet.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} DOUCET, SOPHIE, JULES.

M^o DOUCET, *entrant.*

Tout ce que vous pourrez me dire n'y fera rien... Je sais, M. Jules, que vous êtes un garçon sage et rangé, quoique vous ayez été clerc d'avoué à Paris; je sais que vous avez déjà une fortune assurée, quoique vous ayez fait des affaires à la bourse; je sais que vous aimez ma fille, que ma fille vous paye de retour, que nous vous avions promis sa main... mais ce mariage est devenu impossible.... Il n'y faut plus penser.

SOPHIE.

Mais, moi, ma mère, je ne peux pas ne plus y penser.

JULES.

Eh! quel peut être le motif de ce changement de résolution?

SOPHIE.

Oui, ma mère, quel motif?

M^{me} DOUCET.

Apprenez que M. Martin, ce médecin de Paris, qui depuis trois mois est venu s'établir dans notre ville, est amoureux de ma fille, qu'il s'est emparé de l'esprit de M. Doucet, et qu'à force de le flatter, il a persuadé à

mon pauvre mari qu'il était un homme de génie... Enfin M. Doucet, ancien confiseur retiré, est aujourd'hui sur les rangs pour la place vacante à la Société savante et littéraire qui vient de s'établir à Beaune.. C'est une espèce d'académie de contrebande comme on en voit tant maintenant. Les fondateurs se sont donnés l'immortalité à raison de vingt francs par tête.

JULES.

Ce n'est pas cher ; mais quels sont les titres de M. Doucet ?

M^{me} DOUCET.

Quelques devises et des charades qui lui sont restées de son fond de magasin.... mais M. Martin le protège et lui a promis de le faire nommer.

JULES.

Eh bien ! s'il veut être de cette société, il faut le faire recevoir.

M^{me} DOUCET.

Oui ; mais s'il est reçu, il ne doutera pas qu'il ne le doive à M. Martin, et la main de ma fille sera le prix de sa nomination.

SOPHIE.

Alors, il faut l'empêcher d'être nommé.

JULES.

Et pour cela, il faudrait en faire nommer un autre.

M^{me} DOUCET.

Eh bien ! faites-vous nommer, vous, M. Jules.

JULES.

Moi ! mais je n'ai aucun titre.

Air : *Faud. de la Somnambule.*

A l'écarté j'ai fait mainte partie,
J'ai fait mon droit en amateur,
J'ai fait des actes de folie,
J'ai fait des projets de bonheur,
J'ai fait la cour à ma Sophie,
J'ai fait serment de l'épouser bientôt.

SOPHIE.

Pour être de l'académie
Vous avez fait tout ce qu'il faut.

M^{me} DOUCET.

Madame de Trottenville, cette femme si agissante, et

qui sollicite pour tout le département, ne s'est-elle pas déclarée votre protectrice?

SOPHIE.

C'est une femme qui a beaucoup de crédit.

JULES.

Oh! elle m'a déjà fait nommer surnuméraire dans l'enregistrement... mais je répugne à la faire agir contre M. Doucet... Un homme que j'ai connu si sage, si raisonnable quand il faisait ses gelées et ses marmelades dans la rue des Lombards.

M^{me} DOUCET.

Que voulez-vous...? Il se croit maintenant un savant; mais il sera berné et j'en rirai de bon cœur.

SOPHIE.

Il faut y prendre garde; mon père est riche, généreux, honorable; il a une bonne table, une belle bibliothèque dans sa cave.

JULES.

Avec Madame de Trottenville, je répons de tout.

M^{me} DOUCET.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Allez, servez notre famille,
Si votre nom est proclamé
Vous serez l'époux de ma fille.

SOPHIE.

Jules, tâchez d'être nommé.

M^{me} DOUCET.

Mon mari n'est point excusable,
Courez, et moi je l'attends là
Pour le faire donner au diable,

JULES.

La bonne femme que voilà !

M^{me} DOUCET ET SOPHIE.

Allez, servez notre famille,
Si votre nom est proclamé,
Vous serez l'époux de ^{ma} sa fille.

ENSEMBLE.

Tâchez, monsieur,
Jules, d'être nommé.

JULES.

Déjà l'espoir dans mon cœur brille,
Je suis heureux; je suis aimé,
Et j'épouserai votre fille,
Car je suis sûr d'être nommé.

(Il sort.)

M^{me} DOUCET.

Ah ! monsieur mon mari, nous verrons si vous l'emporterez.

DOUCET, *dans la coulisse.*

Non, Monsieur, vous n'aurez pas ma fille !...

M^{me} DOUCET.

Silence ! voilà ton père, il a rencontré Jules.

SCÈNE II.

M. ET M^{me} DOUCET, SOPHIE.

DOUCET *entrant en parlant à la cantonnade.*

Et vous voudrez bien me faire l'honneur de ne plus remettre les pieds chez moi.

SOPHIE.

Ah ! mon père, comme vous maltraitez ce pauvre Jules.

DOUCET.

Qu'est-ce que tu dis ? Je le maltraite, quand je lui dis de me faire l'honneur de ne plus revenir ici !... On voit bien que tu n'es pas académicienne !

SOPHIE.

C'est ce vilain M. Martin qui vous a mis en tête toutes ces idées de science... Nous étions si heureux avant ce temps ; croyez-moi, mon père, renoncez à un projet où vous échouerez... Vous avez un grand bon sens, un excellent cœur... mais...

DOUCET.

Mais je n'ai pas d'esprit, n'est-ce pas ?... Bon, nous verrons ça ; mais, en attendant, comme vous oubliez le respect que vous me devez, je vous ordonne de rentrer dans votre chambre, et je vous déclare que vous êtes une impertinente.

SOPHIE.

Mon père !...

DOUCET.

Votre père vous prie de vous retirer.

(*Sophie sort.*)

SCÈNE III.

DOUCET, M^{me} DOUCET.

DOUCET.

Quelle éducation !... quelle éducation !... Comme c'est peu académique.

M^{me} DOUCET *s'emportant.*

Elle a raison, monsieur Doucet !... et il faut que je parle, puisque vous m'y forcez !...

DOUCET.

Moi, je ne vous force pas du tout.

M^{me} DOUCET.

Si, Monsieur, vous m'y forcez !... Et je vous dirai, avec tous les ménagemens possibles, que vous n'êtes qu'un sot, un extravagant, de vouloir devenir un g nie... Vous, un homme d'esprit... vous, faire partie d'une société de savans ! Qu'avez-vous inventé ? Que savez-vous ? Qu'avez-vous fait ?... Qu'avez-vous écrit ? Vous avez inventé les cerises au chocolat, vous savez confire les abricots et les prunes, vous avez perfectionné les pralines... et vous avez écrit des étiquettes !... Encore étais-je obligée de corriger vos fautes d'orthographe. Vous réussirez, dites-vous ?... Grand bien vous fasse !... Je le desire pour vous, pour nous, pour tout le monde, cela fera une ganache de moins dans la maison et une de plus dans l'honorable société !.. Adieu, vieux fou !

(Elle rentre.)

SCÈNE IV.

DOUCET *seul qui est resté comme pétrifié.*

Qu'en dites-vous ? hein ! Elle est gentille, madame Doucet ; travaillez donc et ayez des idées avec des commères de cette trempe-là... Je lui pardonne le vieux fou !.. mais la ganache ne peut pas passer, c'est une personnalité trop directe. Qu'avez-vous fait ? tiens, ce que j'ai fait ? Je n'ai rien fait, qu'est-ce que ça prouve. Je n'en ai pas moins travaillé, j'ai cherché, je n'ai pas trouvé, si ça

n'est pas venu, ce n'est pas ma faute. Il y en a qui vont, qui vont, qui parlent, qui écrivent... C'est bien malin!.. Ca leur vient comme ça! sans se donner de mal... le beau mérite! Ils se croient des hommes de génie pour ça... Sont-ils bêtes? hein!..

MARTIN, *dans la coulisse.*

Mon ami Doucet est-il chez lui?

DOUCET.

Ah! voilà mon ami Martin.

SCÈNE V.

MARTIN, DOUCET.

MARTIN, *entrant.*

Air de la Boulangère.

Dans le vieux temps pour se placer,
Il fallait comme au nôtre
Un protecteur pour vous pousser,
Parlez, je suis le vôtre,
Car dans ce monde, on sait cela,
Tout va
L'un portant l'autre.
Tout va,
Tout va l'un portant l'autre.

La vie est un joyeux festin,
Où plus d'un bon apôtre
Est soutenu par son voisin,
Et boit du mien, du vôtre.
Et puis le soir chacun s'en va,
S'en va l'un portant l'autre,
De là
S'en va l'un portant l'autre.

(Il prend le pouls de M. Doucet.)

Bien! bien! voilà un pouls plein de génie!

DOUCET.

Comment, docteur, vous mettez le génie dans le pouls.

MARTIN.

Le génie! nous le mettons partout. Ah ça, c'est aujourd'hui le grand jour... c'est aujourd'hui que votre sort

se décide. Nous avons encore une foule de personnes à voir.

DOUCET.

Vous avez donc toujours bonne espérance ?

MARTIN.

L'affaire est en bon train, mais il ne faut rien négliger. Avez-vous commandé votre habit ?

DOUCET.

Je l'aurai ce soir.

MARTIN.

Bien !.. qu'est-ce que vous tenez là ? Votre discours de réception peut-être ?

DOUCET.

Non, c'est le menu du dîner que je dois donner... Voulez-vous voir ? Tenez, je crois que c'est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

MARTIN.

Nous verrons bien quand nous serons à table.

DOUCET.

Ah ! mon ami, c'est donc aujourd'hui !... Ah ! le beau jour....

MARTIN.

Dans deux heures au plus tard.

DOUCET.

Mais dites-moi donc, mon cher Martin, à quoi vous avez vu que j'étais un homme d'esprit ?

MARTIN.

A quoi?... Ce n'est pas à ce que vous dites... ni à ce que vous faites... vous avez tant de modération dans vos paroles... et dans vos actions.

DOUCET.

C'est vrai, ça !

MARTIN.

Mon ami, je vous ai deviné... Avant moi, personne ne vous avait trouvé d'esprit... et vous-même, j'en suis sûr, ne vous doutiez pas qu'on vous en trouverait... Il fallait mon tact, ma finesse... enfin, sans moi, vous seriez peut-être mort ignoré, et votre renommée n'aurait jamais franchi les bornes de la rue des Lombards.

DOUCET.

C'est très-possible.

MARTIN.

Et puis, vous n'êtes pas un homme d'esprit comme un autre, vous...

DOUCET.

C'est encore vrai !

MARTIN.

Vous, mon cher, voyez-vous, vous n'êtes pas brillant.

DOUCET.

Du tout !

MARTIN.

Vous avez une espèce d'esprit concentré, qui couve comme le feu sous la cendre... et tenez....

Air Du ménage du garçon.

S'il faut dire ce que j'en pense,
Mon cher candidat, entre nous,
Je vois beaucoup de différence
Entre nos gens d'esprit et vous,
Leur esprit qui ne peut se taire,
Est tout en dehors...

DOUCET.

Je comprends !

MARTIN.

Vous, mon cher, c'est tout le contraire,
Votre esprit est tout en dedans.

DOUCET.

C'est cela... et il ne peut pas sortir... si ce n'est pourtant la nuit.

MARTIN.

Ah ! il sort la nuit ?

DOUCET.

Oui, quand je dors... mon imagination s'échauffe... Je fais des comédies... des tragédies... des chansons, des charades, des énigmes auxquelles je ne comprends rien moi-même.

MARTIN.

Et quand vous êtes éveillé, vous cherchez vos idées et vous ne trouvez plus rien.

DOUCET.

Je suis bête comme une oie ; mais quand je dors , j'ai
de l'esprit.

MARTIN.

Allons achever nos visites.

Air : *Quand j'avais quinze ans.*

Mon ami , partons,
Allons ,
Soyons
Ingambes.
De l'activité,
Vous serez baloté.
Allons , chaud ,
Il faut
Prouver qu'on a des jambes ;
Pour être reçu ,
C'est un moyen connu.

DOUCET.

Visitons-les tous
Pour avoir la victoire.

MARTIN.

Que leurs voix pour vous
Triomphent des jaloux ,
Vot're sort est doux ,
Vous partez pour la gloire.

DOUCET.

Je n'irai pas sans
Ma canne et mes gants blancs.

(Il prend sa canne et met ses gants.)

MARTIN.

Dans ce corps savant,
Vous irez sans méprise.
N'allez pas avant
Lâcher quelque bêtise.
Quand vous y serez,
Vous vous rattraperez. *(bis.)*

ENSEMBLE.

Mon ami , partons,
Allons ,
Soyons
Ingambes,
De l'activité,
Vous serez baloté.
Je serai

(12)

Allons, chaud,
Il faut
Prouver qu'on a des jambes
Pour être reçu,
C'est un moyen connu.

Ils sortent.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon gothique, une table à gauche, couverte d'un tapis, il y a dessus des papiers et des fioles.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARION, BALICHON.

MARION.

Eh ben ! M. Balichon, comment qu'ça va-t'y à c'matin ?

BALICHON.

Toujours la même chose, et ma femme ?

MARION.

Alle n'a pas fermé l'œil de la nuit !... Depuis qu'vous faites lit à part, elle a peur des r'venans... Il m'semble que votre bras remue.

BALICHON.

Parbleu !... comme ça je le crois bien... Il est toujours dans le même état... Depuis qu'ils m'ont nommé secrétaire perpétuel de notre société savante et industrielle, je ne sais quelle fraîcheur s'est emparée de ma main droite et l'a, pour ainsi dire, paralysée.

MARION.

Ah ! pour c' que vous avez à faire, c'est assez d' vot' main gauche.

BALICHON.

Ah ! ça !... as-tu dérouillé la poignée de mon épée d'acier, pour la séance d'aujourd'hui ?

MARION.

Oui, monsieur, elle est brillante comme tout... tenez, regardez... mais j'ai eu de la peine.... C' t' épée ne vous sert guères.

BALICHON.

Les jours de réception, et cela ne se voit pas souvent, nous autres immortels de province, vois-tu, nous ne mourons pas tous les jours.

MARION.

Ah ! vous êtes de bons vivans.

BALICHON.

Tel que tu me vois, Marion, je ne voudrais pas mourir.

MARION.

Tiens, ni moi non plus !

BALICHON.

C'est que dans notre société, il y aurait un homme d'esprit de moins, et probablement un imbécille de plus. Par exemple, Marion, je déplore le sort du confrère qui vient de passer l'Achéron.

MARION.

L'Achéron... ah ! oui, la rivière de l'autre monde.

BALICHON.

Il n'y a sur les rangs pour le remplacer, que des ignares et des niais... Tu me diras à cela que le défunt était lui-même un pauvre génie ! un esprit étroit ? C'est vrai... A propos de cela, il faut que j'achève son panégyrique.

MARION.

Pané... gérique !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

BALICHON.

Je vais te le dire.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Fut-il ignorant, fut-il sot,
Sitôt que l'un de nous déluge,
C'est l'usage, ma chère, il faut
Que nous fassions tous son éloge.

MARION.

Ainsi tour à tour éconduit,
Vous vous encensez à la ronde,
Et vous avez tous de l'esprit
Quand vous êtes dans l'autre monde.

Dites donc, notre maître, si ça vous était égal, je vous demanderais vot' voix, comme y disent, pour M. Brulant.

BALICHON.

Ah! ah! Tu te mêles de protéger quelqu'un, Marion?

MARION.

Tiens, tout comme un autre... M. Brulant m'a promis, si je réussissais à le faire nommer, de me marier avec Michaud... vous savez bien, le cuisinier du Président de votre société.

BALICHON.

Comment, tu me quitterais pour ce gâte-sauce?

MARION.

Du tout, il resterait chez son président, et moi chez mon secrétaire... Ah! ça n'est pas un mariage d'amour, c'est un mariage de convenances.

BALICHON.

A la bonne heure, je donnerai ma voix à M. Brulant... Son nom va d'abord sembler un peu drôle à notre académie.

MARION.

Il est vrai que vous n'avez pas eu de Brulant depuis long-temps parmi vous, mais on s'y fera petit à petit. Vous me promettez bien.....

BALICHON.

Tu as ma parole.... Approche-moi cette table et va à ta cuisine.

MARION, après avoir avancé la table.

Merci, monsieur. (*En s'en allant.*) Est-il bon homme? est-il bon homme? (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

BALICHON, seul.

Voyons, maintenant, terminons l'éloge du défunt et récapitulons bien toutes les qualités du collègue que nous pleurons.

Air : Je suis colère et boudeuse.

- Parlons de son grand génie ,
- Mais il n'a rien fait du tout.
- Parlons de sa modestie ,
- Mais il se vantait partout.
- Parlons de son éloquence ,
- On dormait en l'écoutant.
- Parlons de sa bienfaisance ,
- Il prêtait à vingt pour cent.
- Disons qu'il était sincère ,
- Il mentait à tout moment.
- Disons qu'il était bon père ,
- Il n'a jamais eu d'enfant.
- Disons qu'il était sans brigue ,
- Qu'il sut garder ses emplois ,
- Mais il parvint par l'intrigue
- Et fut réformé deux fois.
- Parlons de sa continence ,
- De sa modération ,
- Mais le confrère est, je pense ,
- Mort d'une indigestion.

SCÈNE III.

BALICHON, MARION.

MARION, *accourant.*

Monsieur... monsieur... M. Martin, le médecin avec un autre.

BALICHON.

Comment, avec un autre médecin ?

MARION.

Non, avec une autre personne.

BALICHON.

Fais entrer le médecin.

MARION.

Et l'autre avec ?

(16)

BALICHON.

Puisqu'ils sont ensemble.

MARION, *à la cantonnade.*

Entrez M. le médecin et M. l'autre. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

BALICHON, MARTIN, DOUCET, puis MARION.

MARTIN.

Honneur au littérateur le plus aimable du département.

DOUCET.

Et de toute l'Europe!...

MARTIN.

Taisez-vous.

DOUCET.

C'est dit...

BALICHON.

Messieurs, à quel sujet dois-je l'honneur de votre visite? Docteur, auriez-vous appris que madame Balichon a eu la migraine toute la nuit et que moi-même je suis très-souffrant!

MARTIN.

Vous souffrez!... vous, monsieur, pas possible... avec cette santé, ce n'est pas à moi que l'on fera croire cela... Voyons le poulx... un peu d'ardeur, un peu d'agitation, suite naturelle des émotions fréquentes d'un génie toujours actif; mais un peu de distraction, des rafraîchissemens, des calmans et le plaisir que doit vous causer la séance d'aujourd'hui.... Permettez que je vous présente M. Doucet, candidat intéressant qui se recommande à votre impartialité.

DOUCET.

Et à votre sensibilité.

BALICHON.

Monsieur....

MARION, *accourant.*

Monsieur le médecin, monsieur le médecin, madame Balichon est en train d'avoir une faiblesse.

(17)

DOUCET, *bas à Martin.*

Ne me quittez pas, docteur !...

BALICHON.

Allez bien vite voir ma femme. Moi, pendant ce temps, je m'amuserai à causer avec monsieur.

MARTIN, *à part.*

C'est justement ce que je ne veux pas.

MARION.

Mais venez donc, M. le docteur, madame va s'évanouir.

MARTIN, *à Marion.*

Dites-lui de se retenir un moment ; je suis à elle. (*Bas à Doucet.*) Je vais l'expédier promptement, pas de mal-l'adresse, parlez peu, ne gesticulez pas, songez que la moindre bêtise pourrait vous compromettre. (*Haut.*) J'y vais, j'y vais....
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

DOUCET, BALICHON, puis MARION.

DOUCET, *à part.*

Ah ! ça, il faut se tenir ferme ici.

BALICHON.

Ainsi donc, M. Doucet, vous voulez devenir notre confrère ?

DOUCET.

Si vous voulez bien le permettre.

BALICHON.

Vous voulez commencer votre immortalité ?

DOUCET.

Il faut bien faire une fin... je ne suis pas fait d'hier... Ce n'est pas parce que je suis Beaunois, mais le docteur prétend qu'il n'y a pas deux littérateurs comme moi dans la ville. (*À part.*) Je ne crois pas me compromettre en disant cela.

BALICHON.

Et avant d'entrer dans notre temple, vous venez me faire votre visite pour vous conformer à un usage puéril ?

Le Candidat.

DOUCET.

Puéril et honnête, monsieur.

BALICHON, *à part.*

Ah ! ça, je ne sais pas si je me trompe, mais monsieur le candidat m'a l'air d'un imbécille... Voyons ce qu'il en est. (*Haut.*) Vous vous présentez sans doute avec quelque ouvrage ?

DOUCET.

Oh ! en fait d'ouvrage, je puis me vanter d'en avoir fait dans ma vie.

BALICHON.

Et dans quel genre ? pardonnez si je ne connais pas vos œuvres... mais nous autres, nous n'avons pas le temps d'examiner si tel ou tel littérateur a réellement plus d'esprit que tel autre... On nous le dit, nous le croyons et nous nommons.

DOUCET.

Alors nommez-moi, ça me fera plaisir !... (*A part.*) Je ne crois pas encore que ça puisse me compromettre.

BALICHON.

Mais il faut que j'examine vos titres, puisque vous voulez aller à la gloire...

DOUCET.

Un instant, je ne vous ai pas dit que je voulais aller à la gloire, je veux être de votre société, voilà tout.

BALICHON, *se fâchant.*

Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

DOUCET.

Monsieur, je n'entends rien.

BALICHON, *plus fort.*

Vous êtes un impertinent.

DOUCET.

Monsieur le secrétaire... (*A part.*) Je crois que je me suis compromis.

BALICHON, *toujours en colère.*

Monsieur, ou vous êtes un sot, ou vous êtes venu ici pour me mystifier.

DOUCET.

Monsieur, je ne mystifie personne.

BALICHON.

Alors, Monsieur, je sais ce que vous êtes!...

DOUCET.

J'aime mieux ça, et pourvu que vous me donniez votre voix.

BALICHON.

Moi, par exemple!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MARTIN.

MARTIN.

Eh bien! eh bien! on se querelle ici.

BALICHON.

J'en suis fâché, M. Martin, mais je vous déclare que votre protégé est un mauvais plaisant, et que je vais révolter tous mes collègues contre lui.

DOUCET, *bas à Martin.*

Ah! mon Dieu! si M. Balichon va à la séance, je ne serai pas nommé!

MARTIN, *bas à Doucet.*

Laissez-moi faire. (*haut.*) M. Balichon, nous serions désespérés de faire violence à votre opinion, et de tyranniser votre conscience; mon respectable ami, M. Doucet, ne veut devoir sa nomination qu'à son mérite personnel, et s'il vous a rendu sa visite, c'est pour ne pas déroger à l'habitude.

DOUCET.

Et parce que je croyais que vous étiez un bon enfant de savant comme les autres.

MARTIN, *regardant la figure de M. Balichon.*

Ah! mon dieu, M. Balichon, qu'est-ce que vous avez?

BALICHON, *effrayé.*

Quoi donc?

MARTIN.

Vous pâlissez! (*à Doucet.*) Mon ami, monsieur pâlit. (*bas.*) Dites comme moi.

DOUCET.

C'est vrai, Monsieur est tout pâle, c'est le sang qui lui monte à la tête!

BALICHON.

Là!... Quand je vous disais que j'étais malade, vous ne vouliez pas me croire.

MARTIN.

C'est que vous ne l'étiez pas tout à l'heure comme vous l'êtes à présent.

BALICHON.

C'est Monsieur qui m'a mis en colère!... Il peut bien être sûr que je l'empêcherai d'avoir une seule boule.

MARTIN.

Il faut vous mettre au lit, monsieur.

BALICHON:

Au lit, et la séance?

MARTIN.

Allez-y si vous voulez, mais je vous préviens que le danger est imminent et que, dans quinze jours, M. Doucet postulera votre fauteuil.

BALICHON.

Grand Dieu! et moi qui ne crains rien tant que d'être remplacé par un imbécille!

MARTIN.

Je ne réponds pas de vous si l'air atmosphérique se trouve en contact avec votre corps.

BALICHON.

Et dans notre salle, voilà six mois que je prie notre trésorier de faire remettre un carreau qui manque précisément derrière mon fauteuil, et qu'il me répond qu'il n'y a pas de fonds... M. Martin, je n'irai pas aujourd'hui à la séance!

MARTIN.

Cependant votre protégé,

BALICHON.

On ne protège personne quand on est malade.

MARTIN.

Air : *Pour obtenir celle qu'il aime.*

A la place qui vous honore,
Allez siéger avec orgueil.

BALICHON.

Docteur, je serai mieux encore
Dans mon lit que dans un fauteuil.

MARTIN.

Mais il y va de votre gloire,
Vous allez perdre une victoire.

BALICHON.

Certes, la gloire est un grand bien,
Mais c'est quand on se porte bien.

(*Il appelle.*) Marion ! Marion !

MARTIN ET DOUCET.

Marion ! Marion !

MARION, *arrivant.*

Quoiqu'il y a donc ?

BALICHON.

Ma robe de chambre, mon bonnet de nuit !

MARION.

Pour aller à l'académie ? Et M^{me} de Trottenville qui
vous attend chez vot' femme.

MARTIN, *à Marion.*

Bassinez le lit de M. Balichon avec du sucre, couvrez-
le bien, préparez des émoulliens, des sudorifiques, de l'eau
de tilleul pour toute boisson... et beaucoup de graine de
lin, surtout.

MARION.

Quoi, monsieur, vous allez vous coucher, et M. Brû-
lant ?

BALICHON.

M. Brûlant se passera de moi.

MARION.

Mais j'avais votre promesse, et je vous croyais trop
de sentiment...

MARTIN.

Refrain de l'air.

Le sentiment est un grand bien,
Mais c'est quand on se porte bien.

TOUS.

Le sentiment etc.

Ils sortent.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente la maison de madame Faitrien.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} FAITRIEN, MARION, *entrant.*

MARION.

Pardon, excuse, madame, si je vous dérange, c'est une lettre de M. Balichon.

M^{me} FAITRIEN.

Eh! comment se porte-t-il, ce cher collègue? (*Elle ouvre la lettre.*)

MARION.

Mais, madame, la lettre était pour monsieur Faitrien, votre mari.

M^{me} FAITRIEN.

C'est comme si elle était pour moi... j'ouvre toutes les lettres de mon mari!

MARION.

Et monsieur, ouvre-t-il les vôtres?

M^{me} FAITRIEN.

Jamais: voyons ce que nous veut monsieur Balichon. (*elle lit.*) « Mon cher confrère; je suis malade comme » tout. (*Style académique*) et je ne pourrai assister à la » séance solennelle de ce soir; ma voix sera donc perdue; » mais connaissant votre amitié pour moi, je vous écris » ces lignes » (*toutes les formes classiques*) « je vous » écris ces lignes pour vous recommander le jeune » monsieur Brûlant, protégé par une très-grande dame. »

MARION, *à part.*

La très-grande dame c'est moi!

M^{me} FAITRIEN, *continuant.*

« Monsieur Brulant me paraît du reste réunir toutes
» les qualités requises pour faire un savant comme nous.
» Adieu, mon cher confrère! je vais me coucher.

BALICHON.

Ah! monsieur Brulant est protégé par une grande dame!

MARION.

C'est une fameuse protection qu'il a là, allez (*à part*)
une cuisinière.

Air : Voulant par ses œuvres.

Oui, ce mossieu qui se présente,
Est protégé, j' vous dis ici,
Par une dame très-puissante,
Qui, quelquefois écrit aussi,
De son talent elle a des gages,
Ses mémoires sont lus jusqu'au bout,
Et l'on est sûr qu'elle met du goût
Et du sel dans tous ses ouvrages.

M^{me} FAITRIEN.

Ma petite, tu diras à ton maître, qu'il m'est impossible
de lui donner ma voix pour monsieur Brulant, attendu
que je l'ai promise à monsieur Joli cœur; chacun a ses
protégés.

MARION.

Mais, madame, monsieur votre époux ne l'a peut-être
pas promis sa voix!...

M^{me} FAITRIEN.

Je voudrais bien voir, que monsieur Faitrien, s'avisât
de donner ou même de promettre quelque chose sans
mon autorisation; apprenez, mademoiselle, que c'est moi
qui suis de l'académie sous le nom de mon mari.

MARION.

Ah! ah! dès l'instant que c'est madame qui est aca-
démicien.

M^{me} FAITRIEN.

Allez, allez, ma mie.

Air : *On m'avait vanté la guinguette*

Retournez à votre cuisine.

MARION.

Mais que dirai-je à mon bourgeois ?

M^{me} FAIT RIEN.

Dites-lui que j'en suis chagrine ,
Mais qu'il ne peut avoir ma voix ,
Un autre est mis sur mes tablettes ,
Mon époux ne peut rien ici.

MARION.

Ah ! que les homin's d'esprit sont bêtes !

Madame fait rien lui lance un coup d'œil furieux.

Je n' dis pas ça pour vot' mari.

ENSEMBLE.

Retournons
Retournez etc.

SCÈNE II.

M^{me} FAITRIEN, seule.

Mon mari ! mon mari ! comme si mon mari était quelque chose chez moi ! voilà près d'un an , que sous le voile de l'anonyme , je fais insérer dans le journal du département des madrigaux et des charades qui font la plus grande sensation même au chef-lieu de la préfecture... Chacun se demande quel peut en être l'auteur... et je jouis en secret de mon triomphe.

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur Martin et monsieur Doucet demandent monsieur.

M^{me} FAITRIEN.

Je suis visible... qu'ils viennent.

SCÈNE III.

M^{me} FAITRIEN, MARTIN, DOUCET.

MARTIN.

Madame, nous sommes avec le respect mêlé de sentiment qu'on doit à la beauté.

DOUCET.

Vos très-humbles et très-obéissans serviteurs.

M^{me} FAITRIEN, *au valet.*

Des sièges. (*On s'assied.*)

MARTIN.

Madame, nous désirions voir monsieur Faitrien, mais le hasard nous favorise,

DOUCET.

Oui, madame, *l'hasard* nous favorise.

MARTIN, *à Doucet.*

Taisez-vous, monsieur Doucet!

M^{me} FAITRIEN.

Mon mari est dans son jardin qui s'amuse.

DOUCET.

J'entends... il jardine! il arrose des fleurs... mais moi, madame, vous me croirez si vous voulez, j'aime mieux planter des choux.

MARTIN, *bas à Doucet.*

Taisez-vous, monsieur Doucet!

M^{me} FAITRIEN.

Ce que vous aviez à dire à monsieur, vous pouvez le dire à madame.

DOUCET.

Oh! voyez-vous, c'est que ça ne vous regarde pas.

MARTIN.

Voilà précisément ce qui vous trompe, monsieur Doucet; c'est que cela regarde beaucoup madame... ça la regarde même plus que son mari.

DOUCET.

Ah! ah! madame est donc académicienne... alors si j'en suis, madame sera ma collègue.

MARTIN.

Comme vous dites... monsieur Faitrien est académicien de droit, mais madame l'est de fait.... le mari a le titre, et la femme a l'esprit....

Le Candidat.

M^{me} FAITRIEN.

Il est aimable le docteur !

MARTIN.

Je me réjouis pour moi et pour mon ami d'avoir affaire à madame en cette circonstance importante; madame devine que c'est la visite d'un modeste candidat.

M^{me} FAITRIEN.

Quoi ! docteur, vous voudriez être aussi?...

DOUCET.

Pas lui... moi !...

M^{me} FAITRIEN.

Vous, monsieur Doucet ?

DOUCET.

Un peu....

MARTIN.

Oui, madame, je mets ma gloire à faire entrer dans le corps respectable des académiciens de cette ville, l'homme qui me paraît le plus digne de cet honneur. L'honnête et profond M. Doucet, confiseur et littérateur.

DOUCET.

Air : Ce magistrat.

Oui, c'est par vous que je vais à la gloire,
Si vos projets sont tous réalisés,
Vous me portez au temple de mémoire,
Et c'est vous seul qui m'immortalisez !..

MARTIN.

Oui, c'est moi-même et dans cette journée,
Je fais un trait presque surnaturel :
Je vais montrer à la terre étonnée
Un médecin qui fait un immortel.

M^{me} FAITRIEN.

Mais je ne savais pas que M. Doucet était poète.

DOUCET.

Ça ne m'étonne pas, puisque moi-même !...

MARTIN, *bas à Doucet.*

Taisez-vous... (*haut.*) Comment, madame, vous ignorez!...

M^{me} FAITRIEN.

Absolument... et je vous avoue que dans ma candeur, j'ai toujours cru que pour être d'une société littéraire, il fallait des titres apparens... je ne donnerais pas la voix de mon mari à un candidat qui n'aurait rien fait.

DOUCET.

Ah! pour avoir la voix de M. Faitrien il faut avoir fait quelque chose.

M^{me} FAITRIEN.

Sans doute!...

MARTIN.

Eh bien... madame, vous ne pouviez pas mieux tomber... car M. Doucet, tel que vous le voyez... avec cette physionomie qui, certainement n'annonce pas l'esprit, et cette tournure qui n'est rien moins que romantique... Eh bien!... M. Doucet, depuis un an, sous le voile de l'anonyme, fait les délices du département!

DOUCET.

Moi, moi!... pourquoi dire ça?...

MARTIN.

Oui, vous... homme trop modeste! homme trop effrayé du bruit de la trompette de la renommée, oui, vous!

M^{me} FAITRIEN.

Expliquez-vous, monsieur.

DOUCET.

Oui, expliquez-vous... Qu'est-ce que j'ai fait? je veux le savoir.

MARTIN.

Vous avez lu, madame, dans le journal de la préfecture, ces vers charmans... ces charades sublimes, qui

font donner au diable, tous les œdipes des trois arrondis-
semeu...

M^{me} FAITRIEN, *à part.*

Mes vers ! (*haut.*) Eh ! bien.

MARTIN.

Eh ! bien... madame, ces vers charmans, ces opuscules
que Chauvieu, Bouffiers et Parny eussent enviés... c'est
monsieur qui en est l'auteur...

DOUCET.

Moi !

M^{me} FAITRIEN, *montrant Doucet.*

Monsieur ?

MARTIN, *à Doucet.*

Allons, ne rougissez pas, mon ami ; cédez enfin à la
gloire qui vient vous chercher une couronne à la main,
et laissez-vous aller dans ce fauteuil délicieux, dont les
coussins sont rembourrés du crin de Pégase, mêlé aux
plumes des cygnes de Méandre.

DOUCET.

Ils doivent être fameusement doux, ces coussins-là ?

M^{me} FAITRIEN.

Et vous êtes bien sûr que monsieur est l'auteur de ces
vers ?

MARTIN.

Je les ai vu faire, madame, je les ai vu sortir de
là ?

DOUCET.

Oh ! il les a vu sortir !...

M^{me} FAITRIEN.

Et moi, monsieur, je vous soutiens que les vers de
M. Doucet ne sont sortis que de ma tête... Vous voyez
l'auteur anonyme du journal.

MARTIN, *à part.*

Quelle école !

DOUCET, *à part.*

En voilà une bonne !

MARTIN.

Comment, madame, c'est vous qui ?...

M^{me} FAITRIEN.

En voilà la preuve, monsieur. (*elle lui montre ses manuscrits.*)

MARTIN.

Il n'y a rien à répondre. (*à part.*) Qui diable aurait jamais cru...

DOUCET, *à part.*

Voilà le docteur qui m'enfoncé dans les coussins de Pégaze.

M^{me} FAITRIEN.

Ce procédé, monsieur...

MARTIN.

Est bien naturel, madame. (*à part.*) En avant les coups d'encensoir... (*haut.*) pour faire nommer mon respectable ami, j'aurais choisi d'autres vers, si j'en avais trouvé de meilleurs que les vôtres...

DOUCET.

Il n'y en avait pas de meilleurs, ma parole d'honneur.

M^{me} FAITRIEN, *souriant.*

Vous êtes trop flatteur !...

MARTIN.

Et vous devriez, en conscience, nous les laisser jusqu'après la nomination, dont vous auriez toute la gloire. Vous me direz qu'en faisant nommer votre mari, vous avez assez prouvé toute votre influence ; mais M. Doucet ne le cède en rien, à M. Faitrien, sous le double rapport de l'esprit et du talent.

DOUCET.

Nous serons deux hommes de littérature de la même force :

M^{me} FAITRIEN.

Vous m'en répondez !... M. Doucet aura ma voix !...

DOUCET.

Ah ! madame, j'aurai votre voix, alors je puis chanter :

Ah ! je triomphe.

Il fait la roulade de l'ami de la maison.

(30)

ENSEMBLE.

FINAL DE JOCONDE.

Air : *Allons, mettons nous en voyage.*

Allons, reprenons notre course.

Allez, reprenez votre

Allons nous assurer des voix.

Allez vous

Nous sommes taillés pour la course.

Vos jambes Nous donnent des droits.

Nos jambes Vous

REPRISE.

Allons, reprenons, etc.

Martin et Doucet sortent.

UN DOMESTIQUE.

Madame de Trottenville.

M^{me} FAITRIEN.

Cette chère amie... je vais la recevoir au salon.

Elle sort.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente un cabinet de travail, un bureau sur lequel sont placés des papiers, un encrier, etc.; sur la droite, une petite bibliothèque. Le président est endormi sur le fauteuil qui est devant la table.

SCÈNE PREMIERE.

Le PRÉSIDENT endormi, MICHAUD.

MICHAUD, *habillé en chef de cuisine.*

M. le président dort encore, il paraît que la séance de ce matin a été bonne!... avec ça il a fait un déjeuner copieux. C'est ça un gastronome littéraire! aussi sa cuisine est excellente... C'est que j'ai fait mes études à Paris, et je puis me vanter d'être le chef des chefs... Voyons si tout est en ordre dans sa bibliothèque. (*il ouvre la bibliothèque, et laisse voir au public une foule de flacons rangés comme des livres.*) J'espère que voilà des volumes!... il a lui-même étiqueté tout ça... Quel plaisir

de lire là-dedans. (*il prend un flacon et boit.*) Voilà les ouvrages que je goûte.

Air : *Vaudeville de l'île des Noirs.*

Esprit de R'gnard , ah ! comme ça brille ,
Esprit d' Lafontaine ! quel trésor !
Esprit d' Piron ! comm' ça pétille !
Esprit d' Corneille ! ah ! comme c'est fort !
Esprit d' Crébillon ! comm' c'est mâle !
Esprit d' Rousseau ! comm' c'est profond !
Esprit d' Mavivaux ! comm' c'est pâle !
Esprit d' Molière ! ah ! comm' c'est bon !

Qu'est-ce que c' flacon - là ? (*il lit.*) Esprit du jour ,
comme c'est trouble !

SCÈNE II.

Les mêmes , MARTIN , DOUCET.

Martin et Doucet ouvrent la porte du fond , Doucet tient une bourriche sous le bras.

MARTIN.

Psitt ! psitt !

MICHAUD.

Eh ! c'est not' docteur et M. Doucet... Entrez... Mais ne faites pas de bruit... car M. le président dort... tenez ; (*il leur montre le président.*)

DOUCET.

Oui , c'est vrai... il dort... il roufle même.

MARTIN.

Il aura peut-être travaillé très-avant dans la nuit ?

MICHAUD.

Au contraire, il n'a rien fait hier , il a très-bien dormi cette nuit , et il a fortement déjeuné ce matin.

DOUCET.

Pauvre cher homme!.. il fait bien de prendre soin de lui.

MICHAUD.

Rien qu'à voir M. Doucet , j' gagerais que vous venez pour la séance.

DOUËT.

A quoi vois-tu cela ?

MICHAUD.

A ça, morgué. (*il montre la bouriche.*)

DOUËT.

Dites donc, docteur, il a deviné l'académie à la bouriche,

MICHAUD.

C'est que depuis que nous avons une place à donner, on ne voit arriver ici que des poulêts, des chapons.

DOUËT.

Des dindons...

MICHAUD.

Et des manuscrits... car le président ne veut donner sa voix qu'à un candidat qui aura des titres.

MARTIN, *à part.*

Ah ! diable. (*haut.*) Et c'est la lecture des manuscrits qui l'a mis dans cet état

MICHAUD.

Du tout... du tout... M. le président n'ouvre jamais les manuscrits.

MARTIN.

Jamais !...

MICHAUD.

Jamais ! c'est bien assez d'ouvrir les bouriches.

MARTIN.

C'est bon, laissez-nous...

MICHAUD.

Je le veux bien... mais ne réveillez pas M. le président, parce que vous le mettriez dans une humeur de dogue... il faut qu'il se réveille de lui-même et sans efforts. (*il sort.*)

SCÈNE III.

**MARTIN, DOUCET, LE PRÉSIDENT endormi,
puis MICHAUD.**

LE PRÉSIDENT, rêvant.

La séance est levée.

MARTIN.

Il parle.

LE PRÉSIDENT.

Pour être académicien, il faut avoir du génie.

DOUCET.

Il rêve joliment celui-là. (*à Martin.*) Ah ! ça, il veut des titres aussi lui...

MARTIN.

Nous en aurons...

DOUCET.

Comme ceux de tantôt ?

MARTIN.

D'irrécusables ! (*il prend du papier blanc sur le bureau, et fait des rouleaux.*)

DOUCET.

Que faites-vous donc là ?

MARTIN.

Puisqu'il n'ouvre pas les manuscrits, je fais des titres.

DOUCET.

Avec du papier blanc ?

MARTIN.

Chut !

DOUCET, après avoir mis les rouleaux dans sa poche.

Mais, est-ce qu'il va dormir jusqu'à demain.

MARTIN.

Il ne faut pas le réveiller, car nous perdrons la boule du président.

Le Candidat.

DOUCET.

Et il a une bonne boule. (*regardant un buste d'Homère qui est sur la bibliothèque.* Et celui-là, en avait-il encore une bonne?...)

MARTIN.

C'est le buste d'Homère!

DOUCET.

Un fameux, pas vrai? était-il de l'académie?

MARTIN, *à part.*

Oh! la question!.. (*haut.*) de son temps il n'y en avait pas.

DOUCET.

C'est juste... c'était l'institut... mais le président ne se réveille pas.

MARTIN.

Oh! l'excellente idée.. Cette bourriche renferme tout ce qu'il y a de plus fin en truffes de Périgueux. (*Il étale sur le bureau les truffes qui étaient dans la bourriche. L'orchestre joue Dors chaste sœur. Martin et Doucet s'éloignent doucement en regardant le président qui se réveille.*)

LE PRÉSIDENT, *se frottant les yeux.*

Air : *Dors chaste sœur.*

Quel doux parfum dans tous mes sens pénètre,
Est-ce une erreur d'un esprit échauffé?
Non, de douter je ne suis plus le maître,
Et je me crois dans un palais truffé...

Il se lève et aperçoit Martin et Doucet.

Ah! c'est ce cher docteur! Vous arrivez?... J'étais dans mon cabinet, à travailler à un ouvrage très-important... Nous autres savans, nous sommes toujours occupés comme cela.

MARTIN.

Oui, il y en a beaucoup qui le sont comme vous!.. mais permettez-moi de vous présenter mon estimable ami, M. Doucet qui est sur les rangs.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! ah ! Monsieur est un de nos candidats !... il s'y prend un peu tard.

DOUCET.

Il vaut mieux tard que jamais.

LE PRÉSIDENT, *flairant de tous côtés.*

Sans doute !... mais je ne sais, Docteur... est-ce que vous avez des parfums sur vous... Il y a ici une odeur qui ne m'est point étrangère.

MARTIN.

Ah ! je sais, je sais ce que c'est ; ayant entendu parler de vos vastes connaissances en botanique, mon ami a été bien aise d'avoir votre avis sur une espèce particulière de truffes qu'il a découverte.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! oh ! M. Doucet découvre les truffes ?

DOUCET.

J'ai cet honneur... J'ai forcé cette plante indigène à venir dans mon jardin, et je vous en apporte un échantillon.

MARTIN, *bas à Doucet.*

Pas mal.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, Je me ferai un vrai plaisir de les analyser... Les truffes, monsieur... on ne peut trop s'occuper de les étudier pour bien en connaître les diverses espèces, et les qualités particulières.

MARTIN.

A qui le dites-vous ?

Air : Vaud. des Amazones.

Chaque pays a son produit classique,
Dont les effets peuvent bien émouvoir,
Mais la truffe diplomatique
Sur tous les cœurs exerce un grand pouvoir,
Par les Anglais, toujours coûte qui coûte,
Que le rosbif soit donc prôné partout,
Que l'Allemand nous vante sa choucroute,
Je suis Français, les truffes avant tout,
Oui, pour moi les truffes avant tout.

LE PRÉSIDENT.

Voilà de l'esprit national... Quand je vous disais tout à l'heure, M. Doucet, que vous veniez bien tard, je-

voulais parler de votre âge... il paraît que chez vous le goût des sciences et l'amour des arts ne se seront pas développés de bonne heure... c'est égal, les fruits tardifs sont les meilleurs, et je ne doute pas que vous n'ayez les titres les mieux établis à la place que vous postulez.

DOUCET, *à part.*

Nous y voilà ! (*haut.*) Oui, M. le président, j'en ai des titres, et sans compter la bour...

MARTIN, *l'arrêtant.*

Taisez-vous donc.

DOUCET.

C'est juste.

MARTIN.

Des titres!... des titres!... Oh ! nous n'en manquons pas. (*lui remettant les rouleaux de papier blanc.*) Voilà un ouvrage de philosophie... en voici un autre sur l'histoire naturelle... ceci contient des poèmes, des comédies, des tragédies... des chansons, etc.

LE PRÉSIDENT.

Comment ! monsieur est tout à la fois, philosophe, naturaliste et poète.

DOUCET.

Je suis tout ce qu'on veut !

LE PRÉSIDENT.

Parbleu !... puisque je me sens aujourd'hui plus éveillé qu'à l'ordinaire, je ne serais pas fâché d'entendre un échantillon des vers de M. Doucet ; docteur, lisez-moi une tirade. (*il s'assied et lui rend un rouleau.*) Tenez, voilà un manuscrit.

MARTIN, *embarrassé.*

Hein ! quoi !

LE PRÉSIDENT.

La première chose venue, seulement une douzaine de vers pour juger le style de M. Doucet.

MARTIN, *à part*

Le diable l'emporte !

DOUCET, *bas à Martin.*

Tirez-moi de là si vous pouvez.

MARTIN, *embarrassé.*

Monsieur Doucet craindrait, M. le président, de vous ennuyer.

LE PRÉSIDENT.

Non, non, ne craignez pas... j'y suis accoutumé.

MARTIN, *à part.*

Comment faire ! ah ! il n'a peut-être pas lu... essayons.
(*il ouvre le rouleau*) Rébecca, tragédie.

LE PRÉSIDENT.

Une tragédie biblique !

DOUCET.

Est-ce qu'il va improviser ?

MARTIN.

Silence !... (*déclamant et regardant le président.*)

- » Oui, je viens dans son temple adorer l'éternel,
- » Je viens, selon l'usage antique et solennel,
- » Célébrer avec vous la fameuse journée,
- » Où sur le mont.....

DOUCET.

Eh bien ! vous vous arrêtez sur le mont... allez donc, allez donc.

MARTIN, *reprenant.*

- » Où sur le mont Sinaï la loi nous fut donnée.

LE PRÉSIDENT.

Pas mal... style un peu lâche !... un peu prosaïque... l'école nouvelle.

MARTIN, *à Doucet.*

Il n'a pas lu Athalie.

DOUCET, *bas à Martin.*

Ni moi non plus.

LE PRÉSIDENT.

Oui, les vers sont faibles de pensée... mais ils sont ronflants et ils ont de la mesure.

DOUCET.

Oh ! ils ne sont ni trop longs, ni trop courts.

Air : *Vaud. de Turenne.*

Je sais fort bien qu'à votre académie,
On fait des vers bien autrement que ça.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Doucet, je le parie,
A fort peu travaillé ceux-là.

DOUCET.

Oui, j'ai peu travaillé ceux-là.

LE PRÉSIDENT

Par eux pourtant de la double colline,
Les chemins lui seront ouverts.

MARTIN.

Sur l'Hélicon avec de pareils vers,
On est sur de prendre racine.

LE PRÉSIDENT.

M. Doucet n'est pas sans talent.

MARTIN.

Comment donc, la meilleure table et la plus belle cave
du département.

LE PRÉSIDENT, à Doucet.

C'est assez, monsieur, nous vous porterons... nous ferons ce que nous pouvons pour que vous soyez des nôtres... Vous aurez votre part dans la gloire que doit nous assurer notre grand ouvrage.

DOUCET.

Quel ouvrage... M. le président ?

LE PRÉSIDENT.

Une nouvelle encyclopédie, car nous voulons tout refaire, nous autres littérateurs beauinois ; nous nous sommes partagés les lettres de l'alphabet. La lettre A m'est échue, et j'en suis en ce moment au mot âne, je serais bien aise de vous voir traiter ce sujet.

DOUCET.

Moi ! ah ! non, l'âne est très-bien entre vos mains.

MARTIN.

Que pourrait dire mon ami après ce que le sublime Buffon en a écrit ?

DOUCET.

Oui, qu'est-ce que je pourrais dire après *Buffon*.

LE PRÉSIDENT.

Ce qu'a dit M. de Buffon, pouvait-être vrai alors : mais les ânes de son temps et ceux du nôtre ne se ressemblent pas...

DOUCET.

Je crois que ceux d'aprèsent ne sont pas aussi forts que ceux d'autre fois.

LE PRÉSIDENT.

Comme vous dites... l'espèce s'est multipliée beaucoup.

DOUCET.

Oui, je crois que l'espèce...

LE PRÉSIDENT.

Oh ! certainement , elle a bien dégénéré.

DOUCET.

Tenez moi... moi , si je me chargeais de faire l'article , je voudrais qu'il fut d'une vérité si frappante , que l'on crut lire l'histoire d'un âne , écrite par lui-même.

LE PRÉSIDENT , *riant*.

Oh ! oh ! la plaisanterie...

DOUCET.

Je ne plaisante pas.

MARTIN , *bas à Doucet*.

Taisez vous.... DOUCET.

Je ne veux pas me taire , moi , je suis lancé.

LE PRÉSIDENT.

En effet , laissez parler monsieur.

MARTIN.

Eh ! bien , mon ami , parlez.

DOUCET.

Oui je parlerai... Nous disions donc.... Qu'est-ce que nous disions ? Ah ! nous en étions sur l'âne. Eh ! d'abord , messieurs , qu'est-ce qu'un âne.... C'est un animal qui n'est pas si bête qu'il en a l'air, il a mauvaise tête et bon cœur , l'oreille aussi fière qu'elle est longue , le pied aussi sûr qu'il est petit : voyez l'âne nourricier de Montmartre qui nous apporte du lait et des *bonnes* légumes ; pourquoi proscrire cette classe intéressante de quadrupèdes qui nous aide à supporter le fardeau de la vie?... l'âne... l'âne!...

MICHAUD , *annonçant*.

Monsieur le président , une députation vous attend au bas de l'escalier.

LE PRÉSIDENT.

C'est pour me conduire à la séance.

MARTIN.

Monsieur le président , nous comptons sur votre voix.

Air : *Du courage*.

Vous êtes pour nous , ce me semble.

LE PRÉSIDENT.

Je suis tout à monsieur Doucet.

MARTIN.

Alors vous ferez l'âne ensemble.

DOUCET.

Mais serai-je admis en effet ?

LE PRÉSIDENT.

Ah ! quel que soit votre bagage
Pour entrer dans l'aréopage,
Il faut se débattre, on sait ça.

Du courage, (bis.)

Les amis sont toujours là.

MICHAUD, *qui est entré bas au président.*

Monsieur, madame de Trottenville vous attend dans sa voiture.

LE PRÉSIDENT.

Dis à la députation de s'en aller à pied j'y serai aussitôt qu'elle

Du courage. (bis.)

Les amis sont toujours là.

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME,

*Le théâtre représente le jardin de monsieur Doucet.
Une couronne est suspendue à un arbre ; à gauche
est un fauteuil entouré de fleurs.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DOUCET, *il entre en boutonnant son habit.*

Diable de tailleur !.. il m'a fait mon habit trop large !. il entrerait là dedans deux littérateurs. Bah ! c'est égal j'engraisserai ! je ne peux pas rester en place moi... On me balotte dans ce moment !... Martin doit m'apporter la nouvelle... tout est préparé. J'ai l'habit, le fauteuil est là ainsi que la couronne, et c'est dans mon jardin que j'attends le signal, (*on entend le tambour*) Qu'entens-je ? ce sont les tambours de la garde nationale ! je suis nommé, ma femme ! ma fille !..

SCÈNE II.

Monsieur et madame DOUCET, SOPHIE.

M^{me} DOUCET, *d'un air ironique.*

Se pourrait-il, mon cher époux, permettez - nous de vous offrir nos félicitations.

DOUCET.

Non, madame Doucet, votre mari n'est qu'un sot!.. comment me trouvez-vous sous ce costume? ai-je l'air d'une ganache?

SOPHIE.

Mais, mon père, qui peut vous faire croire?..

DOUCET, à sa fille.

Vous, mademoiselle préparez-vous à épouser mon ami Martin; j'ai invité à dîner tous mes futurs confrères, les autorités de la ville et mon notaire... Nous signerons votre contrat au dessert, entre la poire et le fromage.

M^{me} DOUCET.

Oui, ma fille, je veux que le jour de la réception de mon mari, soit celui de ton mariage avec monsieur Martin.

DOUCET.

A la bonne heure.

M^{me} DOUCET, à sa fille.

Air : *Vaud. de partie carrée.*

La gloire enfin va couronner ton père,
Il n'a plus rien à redouter.

SOPHIE.

Si cet téat, venait à vous déplaire,
Vous pourriez toujours le quitter.

DOUCET.

Moi, te quitter, non pas ma chère amie,
C'est impossible en vérité,
Je suis forcé d'être homme de génie
À perpétuité.

Vous ne savez pas ce que c'est vous autres, qu'un membre de l'académie de Beaune? Eh! bien voilà ce que c'est.... pour faire un académicien, vous prenez un homme....

M^{me} DOUCET.

Un homme d'esprit?

DOUCET.

Non! j'ai dit: vous prenez un homme tout court.... Vous l'habiliez proprement.... le chapeau à cornes et les manchettes... Vous lui mettez dans les poches cinq ou six mains de papier blanc, et sous le bras une bourriche garnie d'un superbe dindon. Alors vous dites, voilà mon candidat.... Vous le faites entrer dans une grande salle, il s'assied, il s'endort et en se reveillant, il savoure la coupe de l'immortalité, ça n'est pas la mer à boire. (*On entend la musique avec la grosse caisse*) Quel est ce bruit?

M^{me} DOUCET.

C'est la musique de la loterie... et tous vos amis qui viennent vous féliciter.

Le Candidat.

DOUCET.

Et Martin qui n'arrive pas pour me donner la couronne.

SCÈNE III.

Les mêmes, voisins et amis.

TOUS.

Air : *Il faut quitter Golconde.*

Célébrons ce jour mémorable,
Qui donne au talent véritable
Le prix le plus beau ; le plus grand.
Honneur, honneur au vrai talent,
Recevez notre compliment.

DOUCET.

Messieurs, les expressions me manquent, je ne sais comment vous dire... l'émotion, la satisfaction, l'agitation. (*à sa femme*) Ma femme, donne-moi la couronne.

MARTIN, *dans la coulisse.*

Me voilà ! me voilà !

SCÈNE IV.

Les mêmes, MARTIN.

MARTIN.

Mon ami !...

DOUCET, *l'arrêtant.*

Arrêtez, cher Martin... je dois vous recevoir dans mon fauteuil (*il s'assied dans le fauteuil qu'on lui apporte*) suis-je bien dedans ?...

MARTIN.

Oui, vous êtes dedans comme il faut.

DOUCET.

Maintenant racontez-moi tout.

MARTIN.

Air : *Voyage etc.*

Déjà la savante assemblée
Moins un se trouvait au complet,
Sûr qu'on vous nommerait d'emblée,
Je monte sur mon tabouret.

On ouvre la séance,

Chacun se dit d'avance :

Doucet est triomphant !...

Et cependant

Dans cette carrière de gloire,
J'apprends qu'un jeune candidat

Contre vous combat.
On me dit son nom,
Il est sans renom,
Et cet inconnu
N'aura que paru
Et disparu.

Le président se lève, agite la sonnette..., chaque membre écrit son bulletin, et le porte gravement dans l'urne... c'est-à-dire dans la boîte qui en sert... Les uns disent : ce sera un classique ; d'autres, ce sera un romantique, et moi je disais : ce sera un confiseur... Tel candidat a fait une tragédie... tel autre a fait un poème, le mien a fait des gelées de pommes de Rouen... Alors il se fait un grand silence... le président met la boîte sens dessus dessous... les champions sont en présence, on attend le vainqueur... Un cris'élançe de toute part :

Victoire (*bis.*)
Et vous êtes vaincu.

TOUS.

Et le voila vaincu.

• DOUCET, *se levant.*

Je suis vaincu : qu'est-ce que cela signifie ?

M^{me} DOUCET.

Cela signifie qu'on vous a bercé d'une folle espérance.

JULES, *s'avançant.*

Et que c'est moi qui suis nommé.

DOUCET.

Vous ?

JULES.

Grace à madame de Trottenville.

DOUCET.

O déconfiture ! (*il ôte sa couronne et l'a donne à Jules*) alors, voilà !

MARTIN.

Ce n'est pas ma faute ; j'avais bien travaillé, mais le vrai mérite a plus d'amis qu'on ne voudrait le faire croire.

Air de Prévillo.

Quand Richelieu fonda l'académie,
Il ne fut pas embarrassé,
Il savait bien que plus d'un grand génie
Ne serait jamais remplacé.
Boileau, Corneille et Labruyère,
Là votre gloire est gardée avec soin.
Ne fermons pas après vous la barrière,
Honorons ceux qui vous suivent de loin.

DOUCET.

Comment, c'est monsieur Jules?

JULES.

Oui, monsieur; mais quels que soient mes titres, vous êtes l'auteur d'un ouvrage... d'une production qui mérite tous les suffrages, mais que personne ne saurait apprécier aussi bien que moi.

DOUCET.

Il a du bon, ce jeune homme! et quel est cet ouvrage?

JULES.

C'est votre fille.

DOUCET.

Ma fille.

MARTIN.

Accordez-moi sa main et avant un an, je vous donne ma parole que j'aurai les mêmes titres que vous... ceux d'époux et de père.

DOUCET.

Oui... mais comme je ne suis pas payé pour croire à votre parole... voilà mon gendre. (*Il prend la main de Jules*).

M^{me} DOUCET.

Nous aurons au moins un académicien dans la famille.

MARTIN.

Et à la première place vacante, c'est une voix sur laquelle vous pouvez compter.

DOUCET.

Je suis sûr d'en avoir une.

CHOEUR.

Air : Honneur à la musique.

Allons nous mettre à table,

Et noyons ce débat

Dans le vin délectable

De notre candidat.

Au public.

MARTIN.

Air : Vaud. de l'Homme Vert.

Mon ami, par l'aréopage,

Fut balotté, mais vainement.

DOUCET.

C'est bien un autre balottage,

Que je redoute en ce moment.

MARTIN.

Repoussé dans sa noble route,

Votre accueil le consolera.

DOUCET.

Je n' s'rai pas immortel, sans doute,

Mais on peut bien vivre sans ça.

FIN.